

Dossier de Presse

Peer Gynt

Une pièce de Henrik Ibsen

Adaptation de Vincent Libon

Mise en scène de Vincent Libon & Yves Martini

Joué par les Rhétos du Centre scolaire St Benoît St Servais

Liège, le 19 janvier 2008

Madame, Monsieur,

Vous nous connaissez depuis maintenant de nombreuses années. En effet, à cette période de l'année, vous recevez régulièrement un petit dossier de notre part : celui de la **pièce des rhétos du collège Saint-Benoît Saint-Servais**.

Au nom de tous ceux qui encadrent cette initiative, sous les yeux attentifs de Vincent Libon, metteur en scène et Yves Martini, coordinateur rejoint cette année par Julie Bourguignon, jeune professeur au collège, je peux vous assurer qu'il s'agit là bien plus que d'un projet. C'est véritablement un sacerdoce : existe-t-il meilleure entreprise que la pièce des rhétos pour renforcer l'éducation scolaire par des valeurs telles que l'engagement, l'entraide, le respect des autres, l'ouverture d'esprit, la prise de responsabilités ou le 'jusqu'au-boutisme'? C'est pourquoi nous nous investissons contre vents et marées pour que le projet puisse renaître chaque année...

... et nous avons besoin de vous !

Aidez-nous à en faire une génération de citoyens avertis et conscients des maux de ce siècle et, surtout, artisans de leur futur, de notre futur à tous ! Parlez de nous !

Cette année, c'est une pièce de Hendrik Ibsen qui est à la fois la source et la finalité de nos efforts : « **Peer Gynt** ». Vous trouverez dans ce dossier de presse plus d'informations sur l'auteur, l'œuvre et le projet en lui-même, ainsi qu'un article de notre cru. Pour de plus amples informations, nous vous invitons à consulter notre site Internet : <http://www.peergynt.be> (accessible dès le 1^{er} février)

Les répétitions auront lieu durant toute la semaine du congé de carnaval (du 4 au 9 février) de 9h à 18h, dans la grande salle du collège, 106 rue Saint Gilles. Les deux répétitions générales se dérouleront le dimanche 10 après-midi (heures à déterminer) et le lundi 11 février 2008 à 13h00. Vous y êtes, bien entendu, les bienvenus ! Pour plus de détails sur cette semaine de répétitions, vous pouvez contacter Xavier Langhendries, au 0473/322.776. Les représentations se dérouleront le vendredi 15 et le samedi 16 février à 20h30, dans la grande salle du collège, 106 rue Saint Gilles à Liège.

Vous serait-il éventuellement possible de nous communiquer les dates de parution d'articles ou d'annonces afin que nous puissions les archiver, à l'adresse suivante? xlanghendries@hotmail.com

Dans l'espoir de pouvoir compter sur votre précieuse collaboration, nous vous présentons, Madame, Monsieur, nos meilleures salutations.

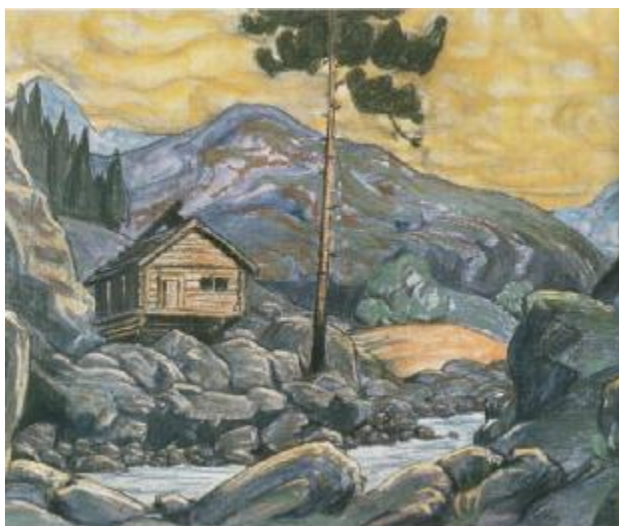
Pour les relations publiques,
Xavier Langhendries

Peer Gynt : La « Peer-mission » de réaliser tous ses rêves malgré les réalités

Dans une réalité toute autre, où seul l'amour peut sauver l'homme, Peer Gynt rêve d'être prince, roi ou même empereur ! Il n'est qu'un jeune homme pressé, vaniteux et menteur partant à la recherche de lui-même, bien qu'il ne sache pas en quoi cela consiste. Ce périple se déroule loin vers le Nord, en Norvège, dans un pays entaillé par les fjords, là où règnent les légendes... Le collège Saint-Benoît Saint-Servais vous propose de goûter à ce chaleureux spectacle pour le moins fantastique.

Organiser une pièce de théâtre avec des comédiens volontaires est une tradition, depuis plus d'un siècle, en vigueur au collège. Cela fait maintenant une quinzaine d'années que Vincent Libon, metteur en scène, et Yves Martini, professeur de langues dévoué aux arts du spectacle ont repris ce projet fantastique. Cette année encore, ils remettent le couvert. Les élèves de rhétorique s'investissent depuis plus de quatre mois, au rythme effréné des répétitions en veillant à concilier cet investissement avec leur travail scolaire. Ce pari fou n'est peut être pas totalement utopique car l'enthousiasme et la passion manifestés par ses artisans sont contagieux et génèrent l'envie de se dépasser chez chacun.

Quarante comédiens,
techniciens, costumiers,



décorateurs, et sans oublier, bien entendu, les nombreuses autres personnes, « travailleurs de l'ombre », sont impliqués dans ce projet ambitieux. Certes, celui-ci s'accompagne de nombreuses pressions, mais la pièce est avant tout un travail d'équipe où les échanges sont multiples, tant sur le plan humain que professionnel.

Prenant sa source dans le folklore norvégien, « Peer Gynt » est un personnage fantasque, ambitieux, bouleversant les conventions et les tabous. « Peer Gynt » raconte tout à la fois : l'adolescent attardé, l'adulte rêveur, le menteur né, le roi des fous et le garçon fou de désirs...

« Peer Gynt » est une pièce d'aventures avant tout, celle d'un antihéros à la recherche de différentes facettes de son identité. Au cours de ce voyage, Peer se lance continuellement dans de nouvelles quêtes mais rate ce qu'il entreprend et prend conscience uniquement à la fin, combien il est seul. Dans sa vie, l'ambivalence règne entre rêve et réalité...

En avance sur son temps, Ibsen, tel un visionnaire, avait eu l'intuition des mentalités à

venir. Pour que l'objectivité soit maximale, Henrik Ibsen s'est imprégné des contes et légendes populaires de son pays. A l'image du «fondeur de boutons» Vincent Libon a «refondu» librement cette pièce douce et amère, tout en restant fidèle à l'esprit de l'auteur. Le ton est juste, les décors sont typiques, le message est précis.

Citoyens ou simplement amateurs de théâtre, vous pourrez aisément vous identifier à ce rêveur obnubilé par sa quête d'épanouissement personnel. Vous vous lancerez dans une aventure où l'imaginaire et la folie jouent avec la réalité. Quelles que soient vos préoccupations, nous vous accueillerons bras ouverts ! Vous seul ferez la différence, alors soyez de la partie...

Quelques renseignements pratiques : Les réservations se font du 4 au 9 février à la grande salle du collège puis chez Defauwes au 119 Rue Saint-Gilles du 12 au 15 février au prix de 8 euros pour les adultes et de 6 euros pour les étudiants. Gratuit pour les enfants de moins de douze ans. Représentations les 15 et 16 février 2008 à 20h30 au Centre scolaire Saint-Benoît Saint-Servais, 106 Rue Saint Gilles à Liège. Durée approximative du spectacle : 2h00.

Site Internet : <http://www.peergynt.be>
Peer Gynt adaptation libre de Vincent Libon, mise en scène de Vincent Libon et Yves Martini.

*Boris Bontemps
et Baptiste Cagnina*

Peer Gynt : résumé

Nous vous envoyons une carte postale de Norvège. Que la photo est belle ! Au milieu d'une forêt se trouve une maison presque abandonnée, une cabane, plutôt, construite toute en bois. Ce refuge est entouré de sapins. On voit un homme, seul, assis devant la porte. Il n'y a rien de particulier. On peut juste remarquer un sentier qui s'enfonce dans la forêt, on ne sait pas où il mène. La photo paraîtrait presque banale, mais c'est comme un tableau. Un tableau qui représente la Norvège au 19^{ème} siècle.

Retournez cette carte. Au verso, une histoire, celle de la vie de Peer Gynt. Peer Gynt, un jeune homme vivant seul avec sa mère. Un galopin qui aime inventer des histoires, s'y perdre pour impressionner mais aussi pour s'évader, pour fuir la réalité. Il cherche l'amour et l'aventure... Il part alors en quête. De lui-même. Il suit le sentier qui s'enfonce dans la forêt.

En chemin, il fait de nombreuses connaissances. D'abord Ingrid, future mariée qu'il délaisse ensuite. Une de ses plus grandes rencontres est Solveig, jeune fille pure qui d'abord le repousse mais finalement l'accepte. Sa quête le mènera ensuite à la rencontre des trolls, peuple aux habitudes étranges qu'il devra fuir après avoir osé trahir leurs lois. Sa discussion avec le fondeur de boutons, femme qui assure l'intermédiaire entre la vie et la mort touche Peer au plus profond de lui-même. Oubliés le menteur et l'égoïste, voilà Peer qui voyage à travers le monde, qui recommence une nouvelle vie, qui cherche celui qu'il est de peur d'être refondu.

Il continuera sa fuite vers l'avant mais ses anciens démons le rattrapent. Après une vie mouvementée comme la sienne, aura-t-il eu le temps de se découvrir ? Sera-t-il enfin lui-même ? Il le comprendra en retrouvant la femme qu'il aime...

L' auteur, celui qui se sera cherché toute sa vie...

Henrik Johan Ibsen, aussi connu sous le pseudonyme de Brynjolf Bjarme, est né dans la Norvège du XIX^{ème} ; plus précisément en 1828. Son enfance baigne dans les conflits familiaux et les difficultés économiques : un père alcoolique et une mère qui se perd dans le mysticisme.

Ibsen avait, au départ, l'intention de professer la médecine, idée qu'il abandonna rapidement afin de travailler dans une pharmacie. Assistant de pharmacie pour gagner sa vie et pour se consacrer à la rédaction, travaillant le jour, étudiant et écrivant la nuit.

Son premier écrit fut inspiré par l'année 1848 et ses événements révolutionnaires, *Catilina*, une pièce publiée en 1850 à compte d'auteur sous son pseudonyme.

Henrik Ibsen écrit aussi à cette époque pour le journal de l'Association des étudiants et pour un autre journal hebdomadaire, littéraire et satirique : *Andhrimmer*.

En 1850, étudiant enfin à l'Université de Christiania, Ibsen écrit une deuxième pièce, *Le Tertre des guerriers*. Et c'est le 26 septembre de cette même année que son œuvre est jouée devant 557 spectateurs au Christiania Theater. Le succès n'est pas à la mesure de son génie ; Ibsen devra encore attendre pour être reconnu.

En attendant la célébrité, il devient directeur artistique du Norske Theater de Bergen. Le père de « Peer Gynt » réalise aussi un voyage d'études à Copenhague et à Dresde où il devient un fin connaisseur du théâtre et de ses techniques.

Encore une fois, le succès n'est pas au rendez-vous puisque ses propres représentations passent presque inaperçues.

Le Christiania Theater ferme en 1862, Ibsen peut partir et voyager dans le Gudbrandsdalen et l'Ouest (Norvège) ; c'est de ces voyages que vient son goût pour le folklore et les légendes populaires nordiques, la base de « Peer Gynt ».

L'auteur norvégien voyage aussi à partir de 1864 grâce à une bourse. Il se rend à Rome, visite l'Europe et en particulier l'Autriche et l'Allemagne. Ce dernier pays a profondément changé son style d'écriture : celle-ci s'incline vers le réalisme social. Ibsen laisse donc de côté le romantisme de ses débuts. « Peer Gynt » fut aussi écrit pendant cette période de voyages et de remise en question, de recherche de son identité et de ses racines, qui ont modelé sa vie... Ce conte philosophique a été écrit en 1867 et joué pour la première fois en 1876 à Christiania. Edvard Grieg avait composé un accompagnement musical pour cette pièce fantasque rédigée en vers.

Enfin, Ibsen est remercié par un grand succès : il rédige un drame social : « Une Maison de poupée » en 1879. Dans toutes les capitales d'Europe on joue alors du Ibsen.

Attiré par ses origines et sa belle Norvège, il revient dans son pays en 1891, après vingt-sept ans d'absence. Il est de retour en tant que célébrité, on fête même dans tout le pays son septantième anniversaire, en particulier à Copenhague et à Stockholm.

Le génie chute en 1900 à cause d'une attaque d'apoplexie. Il n'écrira plus jamais...

Il décède le 23 mai 1906 à Oslo, ville autrement appelée Christiania, le cœur de son pays, le cœur de son âme.

Interview de Monsieur Vincent Libon, metteur en scène

Cette interview, c'est celle du cœur pensant de la pièce, celle de la bonne humeur et celle d'une joie de vivre contagieuse...

TR : Quel est votre rôle au sein du projet « pièce Rhétos » ?

VL : Je suis responsable de la partie artistique, c'est-à-dire tout ce qui est visible par les spectateurs : cela implique la mise en scène mais aussi l'image extérieure du spectacle, véhiculée via le programme, l'affiche, le site internet, les décors et les costumes évidemment...

J'élabore la mise en scène mais je conçois aussi la scénographie (et ce, avec Yves Martini). La scénographie, c'est la façon dont le récit va être transcrit en trois dimensions. Il ne suffit pas simplement de dessiner un beau décor dans le fond du plateau pour indiquer : « Nous sommes dans les montagnes ! ». Il s'agit d'imaginer un décor qui ait du sens, et alors on peut parler de scénographie ! Depuis des années, Yves Martini et moi nous travaillons main dans la main. Quoique maintenant il n'est plus au Collège.

TR : Justement, vous parliez de décor : comment l'avez-vous voulu, comment l'avez-vous pensé ?

VL : Nous avons beaucoup réfléchi. Ce décor est une réunion entre la carte postale et la symbolique. Nous avons hésité entre les deux ; il faut une dimension symbolique, mais pas trop, sinon les gens risquent de ne pas comprendre.

Nous avons imaginé une pente, un chemin tortueux qui part vers le fond et une portion de sapinière assez touffue. Nous voulons évoquer la difficulté de s'élever, ainsi que les inévitables dégringolades, la recherche difficile du chemin de la vie, avec ses pièges et ses endroits obscurs, le tout dans un

univers global d'espaces immenses et de montagnes. Il faut ajouter à cela les obligations du script : il y existe une multiplicité des lieux (intérieurs et extérieurs) et dont certains reviennent et doivent être reconnaissables... Ceci dit, le but ce n'est pas que les spectateurs fassent un doctorat sur la scénographie de la pièce, mais qu'elle fonctionne et qu'ils y prennent du plaisir ! Le spectateur peut ressentir beaucoup de choses sans les mentaliser.

TR : Cette année, vous avez sélectionné « Peer Gynt », aviez-vous une motivation particulière. Pourquoi cette pièce ?

VL : Pour commencer, c'est une histoire super intéressante, nourrissante et pleine de symboles. Ajoutons à cela que je n'aime pas faire deux fois la même chose et que je ne connaissais pas du tout Ibsen ni son univers. Ensuite, le hasard de mes voyages m'a conduit plusieurs fois en Norvège ; notamment pour un projet théâtral européen sur la Citoyenneté, que j'ai réalisé il y a quelques années avec des jeunes d'Italie, de France, de Belgique et de Norvège. J'étais déjà passé en Norvège avant cela, j'ai donc un petit goût de ce pays particulier. Je me suis aussi rendu compte que peu de gens le connaissent : quand j'ai interrogé l'équipe des comédiens, visiblement personne n'y était allé.

Et puis il y a également un petit clin d'œil à l'Histoire puisque cette pièce a été montée au « 104 » voici plus de vingt ans, (c'est-à-dire avant que je n'arrive), par notamment Pierre-Paul Delvaux (*ndlr : ancien titulaire de Rhétorique*) et Anny Frenay, qui elle-même m'a amenée au Collège quelques années plus tard. Dans le programme de cette époque apparaissent plusieurs noms connus, dont Brigitte Rosoux, Maurice Dupas, Maurice Husson, Roland Marganne ou Jean-François Kaisin !...

Pour être complet – et c'est une curieuse coïncidence – j'ajouterai que le 16 février, en même temps que le nôtre, « Peer Gynt » sera présenté au Ballet de Zurich et ma fille dansera sur le plateau... !

TR : Vous avez dû adapter l'œuvre de Ibsen ; quels éléments avez-vous modifiés ?

VL : J'ai un grand respect pour l'auteur et pour le texte en général. A priori, j'évite donc de « changer » quoi que ce soit. J'ai abordé l'adaptation avec trois traductions différentes, réalisées directement du norvégien. J'ai donc comparé, mis en regard ces traductions, et c'est extraordinaire parce que très souvent les trois répliques en regard étaient complètement différentes. Le norvégien est une langue particulière et Henrik Ibsen a écrit le texte original essentiellement en vers, avec deux sortes de vers différents, les traducteurs ont donc fait ce qu'ils ont pu ! Mais traduire n'est pas trahir dans la mesure où l'on cherche sincèrement à servir l'auteur. Ceci dit, on joue toujours une pièce de théâtre dans une époque précise. Il s'agit donc de parler d'une autre époque, d'un autre pays, d'autres mœurs... aux nôtres ! Le but, c'est d'essayer d'être le plus juste possible, mais dans un cadre précis. Il faut savoir que Peer Gynt n'a pas été écrit pour le théâtre, au départ. C'est plutôt

comme un conte philosophique, un poème dramatique selon les propres termes d'Ibsen, très, très long à l'origine.

J'ai donc coupé, et c'était ma grande angoisse au moment de l'adaptation ! Car il faut couper sans castrer l'œuvre, sans perdre son essence, et en gardant le maximum de subtilités. Cela représente une bonne centaine d'heures de travail à la table, sans compter la documentation et l'information préalables indispensables. Concrètement, j'objectivise les rôles pour que cela puisse correspondre au nombre d'hommes et de femmes de l'équipe. Puis j'optimise les rôles secondaires et je maîtrise un peu les grands rôles. Par exemple, Peer avait des monologues de plusieurs pages : en théâtre amateur, c'est impensable et pour les comédiens, et pour les spectateurs ! Comme le disait Pierre-Paul Delvaux après la lecture de mon adaptation : c'est bondissant et grave, dérisoire et poignant ! Pour conclure, je considère qu'il est préférable de frustrer un peu le public que de le lasser. Tant mieux s'il reste avec un petit goût de trop peu !

TR : On raconte des anecdotes concernant votre méthode de travail...

VL : Les anecdotes... Cela fait parfois sourire ou même rire les gens qui ne me connaissent pas. Au moment d'une adaptation, je cherche tout azimut ; j'essaie de me couler dans un maximum de conditions qui pourrait m'aider puisque je travaille sur des choses inconnues. J'ai ressorti des cartes postales que j'avais ramenées de Norvège, j'ai contacté le Consulat puis l'Ambassade pour avoir de la documentation, j'ai écouté la musique de Grieg en travaillant (Ndlr : compositeur et pianiste norvégien) j'ai bu du jus de myrtilles et mangé du renne, (d'ailleurs j'en ai apporté à la distribution pour que les étudiants puissent en goûter) C'est un ensemble de mise en conditions, j'ai aussi bu de l'Aquavit (Ndlr : eau de vie norvégienne) avec mon ami Yves Martini pendant nos soirées « scéno ». Pendant quelques semaines, j'ai eu l'impression de vivre avec Peer, enfin un Peer Gynt virtuel, cela peut évidemment paraître étrange...

TR : Vous êtes un professionnel du spectacle, pourquoi participer à un projet de néophytes ?

VL : J'ai grand plaisir à travailler avec les jeunes et de les voir se défoncer sur un si grand projet. Pas tous, et pas toujours à temps, mais de plus en plus au fil des semaines. C'est toujours l'angoisse de découvrir certains qui démarrent trop tard. Pourtant, des pantouflards, il y en a partout, même chez les professionnels. Il s'agit de les aider à réaliser qu'on ne peut rien créer ainsi, et certainement pas sa vie ! Ce genre de projet nécessite un enthousiasme, une espèce de fougue, de « bonne folie » de la jeunesse, indispensable à sa réalisation. Et puis, j'aime la variété...

TR : Pensez-vous que ce projet de pièce puisse apporter quelque chose aux personnes qui y participent ?

VL : Sept fois oui ! Il existe une dimension philosophique importante dans la pièce, avec plusieurs lectures possibles : par exemple celle de la psychanalyse par Wilhelm Reich (élève de Freud) qui a consacré le chapitre d'un de ses livres à Peer Gynt. J'ai lu « par hasard » un bouquin de l'ambassade de Norvège qui parlait d'Ibsen et d'une vision néolibérale de Peer Gynt. Il y a encore la lecture sociale, historique, le point de vue des coutumes, tout cela est d'une grande richesse...

En plus de cela, nous vivons une expérience de groupe hors du commun, généralement on apprend à s'aimer ! Il faut savoir que pendant les neuf jours du Carnaval, la plupart des équipes se côtoie tous le temps. Mon désir est que chacun donne vraiment le maximum de ses capacités, souvent bien plus que ce qu'il imagine ! Les gens apprennent à se dépasser, car le défi est de taille et c'est génial !

TR : Et le groupe, est-ce facile à gérer ?

VL : Cette année, quarante acteurs sont sur le plateau ; l'an passé, ils étaient soixante, c'était trop. Je veux bien mettre deux cents personnes sur scène s'ils n'ont pas de texte ; mais dès qu'il s'agit de personnages, même trois répliques exigent un travail individuel important. Mes collègues me disent tous que je suis fou de travailler avec autant de gens. Habituellement, quinze personnes, on considère que c'est un gros plateau. A la pièce des Rhétos, il n'y en aura jamais moins que trente ou quarante. De plus, pour accueillir tout ce monde il y a ce magnifique théâtre du collège, un outil en proportion, un peu pouilleux dans les coins, il est vrai, mais qui a gardé toute son âme...

TR : Comment êtes-vous touché par le thème abordé, la recherche de qui l'on est ?

VL : Je sais en grande partie qui je suis, mais le sait-on jamais pleinement ? Personnellement, j'arrive à la moitié de ma vie. Mais toute une vie est nécessaire pour apprendre à vivre, j'aime cette idée, car l'Être se construit un peu tous les jours, on peut ainsi espérer être mieux aujourd'hui qu'hier. La recherche de soi-même reste un thème universel. Le défi de cette mise en scène est de ne pas se perdre dans le foisonnement de la complexité de l'œuvre ... Comme le disait Pierre-Paul Delvaux après la lecture de mon adaptation : c'est bondissant et grave, dérisoire et poignant ! Merci Ibsen !

TR : Et quelles seront, selon vous, les réflexions des futurs spectateurs au sortir de la représentation ?

VL : J'espère toujours que les gens sortent un peu mieux, un peu grandis, un peu changés. Cela peut paraître prétentieux, naïf ou rêveur, mais c'est ce que j'attends. Pour moi, le théâtre appartient au domaine de l'être, ni du

« faire » ni de « l'avoir ». J'aime quand les spectateurs communiquent, qu'ils échangent leurs différentes visions pour progresser sur le plan personnel. Chacun appréhende la pièce différemment, il n'y a certainement pas une seule façon de comprendre « Peer Gynt », plusieurs points de vues peuvent coexister !...

Petites pensées pour conclure...

Si je vous dis...

Rhétos : projets magnifiques (la pièce, les études futures, les professions)

Peer Gynt : un défi (le défi de trouver qui il est, de parcourir un chemin sinueux)

F ondeur de boutons : ouverture au changement (le changement de vision, le fondement de sa vie)

Solveig : la métaphore d'un amour parfait (l'amour immodéré, l'attente, la fidélité)

Chemin : soi-même (chacun cherche son chemin et peut-être la réponse attend-elle au carrefour...)

Nous aussi cherchons notre chemin, pourquoi pas dans la richesse de « Peer Gynt ». Je remercie Monsieur Libon de m'avoir accordé une interview pleine de réponses concernant sa vision du monde. Cherchons-nous sans cesse, gravissons des chemins et écoutons qui l'on est...

Par Thibaut Roblain, élève de rhétorique
samedi 12 janvier 2008.

I nterview de Monsieur Yves Martini, coordinateur de la pièce...

PC : Quel est votre rôle dans le projet ?

YM : Je le coordonne. C'est-à-dire que je veille à ce que toutes les équipes qui en font partie avancent au même rythme et dans le respect de l'objectif commun. J'essaye donc que le projet soit le plus cohérent possible. Ensuite, pendant le congé de Carnaval, j'aide Vincent Libon dans la mise en scène et lui m'aide dans la coordination. Nos rôles se fondent en quelques sortes. Maintenant, coordonner les efforts et l'enthousiasme d'un grand groupe n'est jamais simple, et je suis loin de suffire à la tâche, d'autant que cette année je ne travaille plus au Collège. Nous avons donc demandé à Julie Bourguignon,

comédienne dans « Sauce qui peut ! » en 1999 et jeune professeur au Collège, si elle acceptait de prendre en charge la « coordination de proximité ». Elle a accepté sans hésiter et je la remercie très sincèrement. Je n'oublie pas non plus les collègues et fidèles qui chapeautent une ou plusieurs équipes et bien sûr la Direction, qui cautionne le projet depuis de très nombreuses années. Sans tout ce petit monde, cette merveilleuse entreprise ne pourrait jamais voir le jour.

PC : Comment avez-vous rencontré V. L. Ibon ? Comment êtes-vous arrivé dans le projet ?

YM : Nous nous sommes rencontrés en 1993 lorsque je suis arrivé au Collège. Vincent s'occupait déjà de la pièce des Rhétos et le directeur de l'époque, le Père Hupez, avait vraisemblablement lu dans mon CV que j'avais fait pas mal de théâtre par le passé. Et il m'a mis en contact avec lui. On peut dire qu'il a eu du nez, depuis, on ne se quitte plus !

A ce moment-là, je ne coordonnais pas encore le projet, je donnais juste un coup de main pour la scénographie et la mise en scène. C'est en 1996 qu'on m'a proposé la coordination. Avec le temps, nous avons créé de nouvelles équipes, notamment l'équipe de promo-péda (petits groupes d'élèves qui passent dans toutes les classes pour présenter la pièce) ou, les technologies rendant les choses possibles, l'équipe vidéo, qui travaille maintenant comme dans un véritable studio. Ça nous fait un souvenir autre qu'un résumé sur un bout de papier.

C'est une drôle d'alchimie Vincent et moi ! Nous sommes différents bien sûr, mais sur la même longueur d'ondes. En quinze ans, je ne me rappelle pas que nous ayons eu des avis diamétralement opposés quant à une option de mise en scène. Bien sûr, il nous arrive d'avoir nos petites querelles de vieux couple... mais bon, ça nous fait avancer !

PC : Quelle est l'organisation de la pièce ? Quels sont vos rôles respectifs ?

YM : Pour faire simple, Julie et moi nous occupons de la coordination générale. Vincent s'occupe de la coordination artistique, Laurent et Sandrine, rejoints par Cécile Roberts (encore une ancienne ! « Le songe d'une nuit d'été », 2005) s'occupent de la coordination technique. Ce sont les trois grands axes du projet.

Pendant la semaine de répétitions, ces trois axes se fondent (tiens donc... on y revient) pour n'en former plus qu'un : notre objectif commun.

PC : Pourquoi avez-vous continué ?

YM : Le projet véhicule des valeurs auxquelles je crois profondément. La pièce des Rhétos, c'est avant tout une fabuleuse aventure humaine, c'est une école de la vie et le fait qu'elle soit valorisée dans le cadre d'une école, je trouve ça fondamental.

Je pense au souci du bien commun par exemple. Dans ce type de projet, chacun est soi, oui, mais dans le cadre d'un travail d'équipe. Il a donc moins d'individualisme, ce qui ne veut pas dire moins d'individualités ! Cela change des sempiternels refrains de compétitivité que l'on nous sert chaque jour. Et c'est important. Il en découle nécessairement une forme de solidarité.

Je pense également à la notion de finalité directe, que l'on ne trouve que difficilement pendant les cours. Dans le cadre de ce projet, il y a une obligation de réussite, il n'y a pas de deuxième chance. C'est une pression évidemment, mais c'est motivant. De plus, cette finalité directe passe par un contact avec des professionnels qui ont chacun leurs exigences, auxquelles les élèves se doivent de répondre.

C'est ici que le « jusqu'au-boutisme » prend tout son sens, car un dossier de presse mal ficelé, un site internet incomplet ou un programme inconsistant sera systématiquement refusé. Cela pousse certains à prendre des responsabilités, et à les assumer.

Enfin, cela peut paraître idiot, mais une valeur que le projet véhicule également est le dialogue. Les participants sont forcés de se rencontrer pour coordonner leurs efforts, régler des différends... à l'heure du « tout-à-l'écran-de-PC », cela méritait d'être souligné. La communication verbale reste indispensable.

Maintenant, soyons clair, ce sont des réflexions théoriques tout ça ! Je ne porte pas ma croix et je prends beaucoup de plaisir à organiser ce projet. J'aime le contact avec les jeunes, l'ambiance qui se crée au fil des jours dans la Grande Salle du Collège, revoir les anciens qui passent pendant le congé de Carnaval ou qui viennent voir le spectacle ! C'est très grisant ! De plus, la relation avec les jeunes est fondamentalement différente que lors d'un cours. Ici, tout le monde est dans le même bateau ! Cela encourage l'authenticité.

PC : Un thème important de la pièce est la recherche de qui l'on est. En quoi cela vous concerne-t-il ?

YM : La recherche de soi est effectivement un des messages du texte d'Ibsen. Je crois que cela nous concerne tous, non ? En tout cas pour moi, cette recherche est importante. Et frustrante, car on évolue évidemment, nous sommes ce que nous sommes aujourd'hui parce que nous avons existé hier. On ne peut donc jamais s'arrêter et dire « Voilà, je suis ceci ou cela ». Il faut ajouter « Je suis ceci ou cela, ici et maintenant ». Ce que implique que cette quête ne doit pas être éperdue, sinon on ne se trouve jamais. La sagesse voudrait qu'un moment arrive où l'on s'accepte tel que l'on pense être, de sorte que la quête de soi se canalise sans exclure une évolution future. On met beaucoup de temps pour apprendre à vivre...
Fait du hasard ou pas, ce message me touche particulièrement cette année puisque j'ai changé d'école. C'est une nouvelle vie quelque part et donc, je me pose beaucoup de questions.

Dix mots...

Rhétos : ben tiens, pièce !

Projet : vu le cadre dans lequel on est, je dirais mammoth !

Ibsen : amour. C'est un autre message qui ressort du texte d'Ibsen. Ce qui est bouleversant, c'est que Solveig attende Peer Gynt toute sa vie, alors que lui fait un « détour immense » qui ne le mène qu'à son point de départ. C'est donc l'amour de Solveig qui offre à Peer Gynt cette sorte de rédemption. C'est l'amour qui devrait faire tourner le monde...

Norvège : aquavit ! Alcool que j'ai découvert lors des auditions, Vincent en avait apporté une bouteille ! On s'est également offert quelques verres lors de nos réunions de scéno.

Peer Gynt : quête. Et rêve aussi.

Solveig : Foi, la foi en son amour envers Peer.

Fonction de boutons : renouvellement. C'est une métaphore du renouvellement de la Vie. On refond chaque bouton porté par les hommes. C'est la roue de la vie.

Scène : dans le cadre de ce projet ? Grande Salle du Collège !

Décor : cette année en particulier, je dirais chemin.

Expérience : enrichissement mutuel.

Par Pauline Courard, élève de rhétorique
mercredi 23 janvier 2008

La pièce des Rhétos, patrimoine immatériel de Saint-Benoît Saint-Servais

Lorsque les élèves de Rhétos de Saint-Benoît Saint-Servais monteront sur les planches de la grande salle du Collège pour interpréter « *Peer Gynt* », une adaptation originale – signée par Vincent Libon – de la pièce du norvégien Henrik Ibsen, écrite en 1867, ils s'inscriront en fait dans la tradition multiséculaire du théâtre scolaire en général, et de la pédagogie jésuite en particulier. Les disciples de Saint Ignace n'ont-ils pas toujours considéré que le théâtre constituait un outil privilégié d'éducation, car il permet d'éveiller chez

l'élève le goût pour l'art poétique et d'exercer ses capacités de création.

Ainsi, dès que le Collège Saint-Servais - fondé en 1828 par l'abbé Julliot - fut repris, dix ans plus tard, par les Pères et frères de la Compagnie de Jésus, vit-on systématiquement apparaître au programme scolaire deux ou trois activités théâtrales par année scolaire... à l'exception notable de la sombre période des deux guerres mondiales. L'organisation de celles-ci fut largement facilitée par la construction - en 1896 - de la « grande salle » du Collège : elle fit sensation à l'époque par ses structures métalliques contemporaines de la tour Eiffel et par sa capacité (quelque 675 places aujourd'hui), qui en fit au tournant des Années Folles non seulement la plus grande salle de spectacle de la Cité Ardente, mais aussi un lieu de brassage d'idées généreuses et innovantes, lorsque les Jésuites y organisèrent leurs célèbres « congrès sociaux », une prise de conscience de l'intolérable condition ouvrière du moment !

Au XIX^{ème} siècle, le répertoire scolaire, souvent agrémenté d'intermèdes musicaux, était surtout composé, soit d'œuvres à thème religieux - notamment biblique, soit de drames historiques, très prisés à l'époque, illustrant l'histoire de Belgique ou les grands mythes de l'Antiquité grecque et romaine. Mais le répertoire français n'était pas oublié : si de grands auteurs classiques comme Molière et Corneille furent revisités par les élèves de l'époque, Racine fut le dramaturge de prédilection : ainsi, *Athalie* fut représenté quatre fois de suite jusqu'à la première guerre mondiale.

Mais les pièces mises en scène jusqu'au milieu du XX^{ème} siècle devaient subir une adaptation majeure : la mixité n'étant dans les mœurs, ni de la société, ni du Collège, tous les rôles féminins étaient systématiquement « masculinisés »... avec plus ou moins de bonheur... Faut-il écrire qu'une telle adaptation serait tout simplement... impensable aujourd'hui !

La tradition dramaturgique actuelle trouve sans doute son origine en 1969. Il faut y discerner l'empreinte de deux célèbres pères jésuites, titulaires de Rhéto de l'époque, le regretté père Jacques Schuind, et surtout le père Henri Lambert. Pendant près de deux décennies, ce dernier brandit avec talent le flambeau de la pièce des Rhétos du Collège. Il fit rapidement des émules, de jeunes collègues laïcs tenaillés comme lui par le démon du théâtre : Pierre-Paul Delvaux, Michel Georis, Maurice Husson, Jacques Radoux ou Marianne Larsy. Le mouvement ainsi créé finit par toucher tout le Collège, lorsque Maurice Boonen et Maurice Dupas défièrent nos plus jeunes élèves dans de mémorables réalisations comme *Les Dix Petits Nègres* d'Agatha Christie.

Les représentations de la « pièce des Rhétos », ainsi pérennisée, furent fixées - après bien des palabres et tâtonnements - juste après le congé du Carnaval. A une époque où la coéducation garçons-filles était à l'ordre du

jour, il n'était évidemment plus question de jouer une pièces avec des acteurs exclusivement masculins : aussi, fit-on appel – avec l'accord enthousiaste des Rhétos que l'on devine... – à la collaboration des écoles de filles avoisinantes : Sainte-Véronique, Saint-Jacques, puis l'école des Bénédictines qui devint au fil du temps le partenaire privilégié dans le cadre du rapprochement organique avec le Collège qui se dessinait à l'horizon... Et certains élèves actuels de nous rappeler, facétieux, que les pièces de Rhéto furent l'occasion pour leurs parents de... se rencontrer.

De cette époque datent des réalisations aussi ambitieuses que *Fuente Ovejuna* de Lope de Vega, *Don Quichotte* d'Yves Jamiaque, *Barrabas* de Michel de Ghelderode, *l'Oiseau Bleu* de Maeterlinck - où la regrettée Sœur Julienne, titulaire de Rhéto aux Bénédictines, laissa une empreinte inoubliable - *Peer Gynt* d'Ibsen, *le Dragon*, *Zoo ou l'assassin du philanthrope*, une trilogie orchestrée par un autre professeur titulaire – du Collège cette fois – Pierre-Paul Delvaux, voire *La visite de la vieille dame* de Friedrich Dürrenmatt... L'apogée de ce mouvement : 1988 sans doute, lorsque, à l'occasion du 175^{ème} anniversaire du Collège, Henri Lambert créa « *Errances* », un florilège rétrospectif des pièces montées par les Rhétos pendant les vingt années écoulées. Pour l'occasion, tous les acteurs d'époque avaient été invités à rejouer leur rôle : de singulières retrouvailles...

En 1993, la relève arriva, avec l'équipe actuelle : un tandem de choc composé de Vincent Libon, un professionnel du monde du théâtre, dont le père, Paul, avait déjà marqué les réalisations théâtrales du Collège de l'immédiat après-guerre, et Yves Martini, un pédagogue passionné, germaniste de formation. Le fruit de leur collaboration : autant de souvenirs de quatorze générations de Rhétoriciens qui, grâce à eux, ont pu se mesurer avec les exigences... mais aussi les grandeurs du théâtre. Egrenons leurs réalisations par ordre chronologique, car chacune d'entre elles a son charme ; mettre l'une en avant signifierait en même temps mettre les autres à l'arrière plan, au risque de frustrations ou d'injustices : *Le Christ recrucifié* de N. Kazantzaki (1993), *Z* de V. Vassilikos (1994), *Don Quichotte* de Y. Jamiaque (1995), *C'est à Trèze* une création collective (1996) *Si je veux !*, une création-adaptation de *SOS Bonheur* de Griffio et Vanhamme (1997), *Les sorcières de Salem* de A. Miller (1998), *Sauce qui peut !*, une création autour de *La cuisine* de A. Wesker (1999), *Bouffonneries* de M. Solbreux (2000), *Les anges de Massilia* de G. Granouillet (2001), *1789* de A. Mnouchkine (2002), *Marat-Sade*, de P. Weiss (2003), *Le songe d'une nuit d'été*, de W. Shakespeare (2005), *Alice au pays des merveilles*, de L. Carroll (2006) et *Croisades* (2007), de Michel Azama.

En 2008, pour la quinzième mise en scène de Vincent Libon et Yves Martini, cette fois assistés par Julie Bourguignon, jeune romaniste, professeur au Collège, « *Peer Gynt* » d'Henrik Ibsen est à l'affiche ; cette fantaisie dramatique et poétique conte l'histoire d'un jeune homme fantasque,

ambitieux, qui bouleverse les conventions et les tabous, mais aussi d'un exilé qui part à la recherche de lui-même, bien qu'il ne sache jamais en quoi cela consiste... Nul doute que cette pièce, inspirée du folklore norvégien, ne manquera pas d'inspirer un nombre impressionnant d'élèves-artistes, dans une réalisation qui confine à un tour de force avec plusieurs dizaines de comédiens et comédiennes sur les planches... et une pléiade de techniciens dans les cintres.

Prenons le pari qu'ils ne manqueront pas d'être à la hauteur de leurs prédécesseurs et qu'ils serviront ainsi, une fois de plus, avec enthousiasme et conviction, ce patrimoine immatériel du Collège Saint-Benoît Saint-Servais qu'est la « pièce des Rhétos »...

Roland Marganne
titulaire de Rhétorique